

REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE—LITTERATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS

VOL. 4

MONTREAL, 21 MARS 1906

No. 80

SOMMAIRE

A nos lecteurs, *La Direction*.—Un monument, *Sans-Rancune*.—Entendons-nous, *Canadien*.—Concert symphonique, *Remy*.—Le Crapaud, *Dégustateur*.—"L'affaire Shortis"—Lord Dufferin, *Whist*.—Feuilleton du *RÉVEIL*: Rome, (Suite) par *Emile Zola*.

LE REVEIL

Les conditions d'abonnement au *RÉVEIL* ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du *RÉVEIL*,

Boîte 2184,

Montréal

A NOS LECTEURS.

Par suite de la mise en liquidation de la Compagnie d'Imprimerie qui imprimait le *Réveil*, nous avons été forcément obligés de sauter un numéro de notre journal.

Toutefois, ce retard ne causera aucun préjudice à notre œuvre, qui continuera, comme par le passé, à prêcher la liberté absolue de la presse envers et contre tous les pouvoirs arbitraires qui veulent entraver la circulation des idées d'émancipation du jong clérical qui a tenu le Canada français dans l'ignorance et l'abjection jusqu'à ce jour. La trouée qui a été pratiquée est plus grande qu'on veut bien affecter de le croire en certains quartiers, et nous en avons des preuves tangibles tous les jours.

En dépit de tous les obstacles, malgré l'influence énorme du clergé, notre journal s'est maintenu dans sa ligne de conduite sans jamais dévier, et nous engageons nos amis à redoubler d'efforts pour conduire l'entreprise à bon port, et gagner la liberté complète de notre peuple.

Aussi longtemps que nous serons à la tête du journal notre orientation sera celle que nous avons toujours suivie.

En avant!

LA DIRECTION.

UN MONUMENT

C'est le mandement que l'évêque de Chicoutimi a expédié à son clergé, à la date du 25 février dernier.

Conservez-le, chers lecteurs, et relisez-le souvent. Rien n'est plus propre à nous inspirer des pensées salutaires. Quand vous serez tout imprégnés de ces pensées, vous comprendrez enfin toutes les choses que l'on vous a tenues cachées et vous entrerez dans la sagesse.

Alors... oh ! alors ! l'âme du pays, qui n'est autre chose que l'esprit condensé de ses enfants, l'âme du pays s'épanouira, glorieuse et affranchie.

Voici le document en question. Il fait jubiler les uns, mais il fait rougir les autres. Ce qui prouve une fois de plus que la même cause peut produire deux effets différents :

" Bien Chers Collaborateurs.—Vous voudrez bien, à la réception de cette circulaire, rappeler à vos fidèles, en leur lisant avec commentaires les quelques principes que je vous expose ici, plusieurs vérités fondamentales malheureusement trop souvent mises en oubli, et qu'il est nécessaires de connaître pour ne pas s'égarer hors de la voie qui conduit au ciel.

" L'Eglise a été constituée par son divin fondateur comme une société parfaite en elle-même, distincte et indépendante de la société civile. " Les évêques ont été établis par le Saint-Esprit pour régir cette société qu'on appelle l'Eglise de Dieu. (Art. 26, 28)." Ils ont donc dans leurs diocèses respectifs le triple pouvoir législatif, judiciaire et correctif ; ils ont le pouvoir d'enseigner, de commander, de juger, pouvoir néanmoins subordonné à l'autorité du chef de l'Eglise qui possède seul la plénitude de la puissance apostolique. Tous les prêtres et les fidèles doivent donc aux évêques la docilité, le respect et l'obéissance. C'est à eux, comme aux successeurs des Apôtres, que Jésus-Christ a dit : " Qui vous écoute, m'écoute, qui vous méprise me méprise."

" Or, vous savez que depuis quelques années, il existe dans notre pays une école de journalistes et d'écrivains qui se donnent la mission de détruire l'autorité des évêques, de ruiner la puissance spirituelle, qui est pourtant la base et le fondement de toute autorité dans la famille et dans la société. Si les évêques pour remplir le devoir qui leur incombe de droit divin, d'enseigner et de régir le peuple confié à leur sollicitude pastorale, prennent une mesure qui n'est pas conforme aux idées de ces novateurs on les entend crier à l'arbitraire, au despotisme, on les voit censurer sans scrupule les actes et les documents de l'autorité religieuse ; ils vont même jusqu'à les dénaturer avec une insigne mauvaise foi, afin de pouvoir les attaquer et faire croire à un abus de pouvoir. En un mot cette école proclame pratiquement tous les jours dans ses

nouveaux écrits que les évêques n'étant pas infallibles, on est libre d'accepter ou de rejeter leur direction dans les choses de la conscience.

" Parmi ces journalistes, l'un s'est distingué tout spécialement à l'occasion de la récente élection de Charlevoix, durant laquelle, sûr d'être l'écho de tous les évêques du Dominion, sans en excepter un seul, j'ai cru de mon devoir de donner aux fidèles de ce comté, une direction nécessaire au sujet d'une " législation réparatrice".

" Dans un article, suivi de plusieurs autres moins grossiers mais plus perfides, que le directeur du journal l'Electeur, pour éviter une condamnation jugée même nécessaire par son chef politique, a dû déclarer faux, scandaleux et subversif de l'autorité ecclésiastique, on s'est porté aux derniers excès contre un membre de la hiérarchie catholique de cette province ; on a eu l'audace et l'impudence même de l'accuser ouvertement d'avoir prostitué son autorité spirituelle pour servir des fins d'un parti politique. C'était, on le comprend, ruiner pas sa base l'autorité ecclésiastique, c'était prêcher l'anarchie dans le domaine de la conscience, c'était rendre l'évêque dans l'exercice de son divin ministère "justiciable" de l'opinion publique.

" Un journal qui se rend coupable d'aussi noirs attentats contre la hiérarchie catholique, et dont les instincts révolutionnaires ne reculent ni devant le mensonge, ni devant la calomnie, pour arriver à son but, mériterait d'être banni de toute famille catholique. Toutefois je le tolère encore jusqu'à nouvel ordre, comptant que les leçons, que ne lui a pas ménagées l'autorité religieuse, ni le chef de son parti politique, lui seront profitables pour l'avenir. Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, cette feuille retombe dans les mêmes écarts, et redevenait un "dangereux" prochain de perversion pour un grand nombre des fidèles de ce diocèse, je n'hésiterais pas à en interdire la lecture "sous peine de faute grave". Le droit ecclésiastique et le droit naturel m'en donnent le pouvoir et m'en imposent le devoir."

" Dieu m'a confié le diocèse le plus catholique peut-être du monde entier. Je suis heureux de le proclamer solennellement en cette circonstance ; les fidèles de ce diocèse se sont toujours fait remarquer par leur attachement inviolable, par leur respect et leur constante soumission à l'autorité spirituelle. Je l'ai mille fois constaté, dans mes visites pastorales et en toute circonstance. Eh bien, c'est pour moi un devoir de conserver parmi cette religieuse population le dépôt sacré de cette foi traditionnelle, de cette obéissance et de cette loyauté à l'autorité religieuse qui a fait sa force dans le passé, qui est sa gloire dans le présent et qui sera son salut dans l'avenir."

On le voit, il est surtout question, dans ce document arrogant, chef-d'œuvre d'orgueil, de ce que, dans les sacristies, l'on appelle "la mauvaise presse."

Remarquez aussi, chers lecteurs, que seuls les droits de l'Eglise sont mis en cause ; les droits de Dieu n'existant pas aux yeux de nos farou-

ches théocrates. Mgr de Chicoutimi s'arroge le droit que les rois de France, jusqu'à la mort du comte de Chambord, n'ont cessé d'affirmer : le droit divin. Eh bien, les rois de France, en dépit de leur droit divin, sont à jamais exclus du trône et depuis cette exclusion la France se porte beaucoup mieux que du temps où les descendants de St Louis et les bâtards couronnés asservissaient et affamaient la France.

L'excès n'appelle pas toujours l'excès, mais il entraîne toujours une réaction.

Mgr de Chicoutimi, ses collègues ou leurs successeurs s'en apercevront un jour. Et ce jour-là ils feront de nouveaux mandements au cours desquels ils s'efforceront de faire oublier les termes de celui du 25 février 1896.

Mais peut-être sera-t-il trop tard.

Quant à l'*Electeur*, objet de cette prose foudroyante, il lui reste une consolation : c'est de se dire qu'il s'est fourré le doigt dans l'œil.

Il lui reste également un espoir : celui de se faire absoudre en bavant sur nous. Et nous sommes heureux, en bons confrères, de lui prouver que l'adversité ne nous éloigne pas d'une infortune, qu'il bave sur nous tout son saoul ; si cela peut le faire rentrer en grâce auprès du sévère prélat qui lui coupe les vivres en l'accusant d'avoir commis de "noirs attentats," d'avoir des "instincts révolutionnaires," de ne reculer "ni devant le mensonge, ni devant la calomnie, et d'avoir été un "danger de perversion pour un grand nombre de fidèles." Si donc l'*Electeur* croit qu'en nous déchirant saintement il peut espérer rentrer en grâce et continuer l'envoi de ses ballots dans le diocèse momentanément fermé à ses élucubrations, qu'il ne se gêne pas, car il nous fera plaisir en nous fournissant l'occasion de mettre notre charité chrétienne au service de ses petits intérêts de boutique.

SANS-RANCUNE.

ENTENDONS-NOUS

Voilà un titre que notre grand confrère *La Presse*, a employé deux fois et que nous employons pour la seconde fois.

Ce titre est tout un programme ; c'est une

profession de foi de loyauté, de bon vouloir de part et d'autre.

La première fois que *La Presse* a employé ce titre, c'était pour interpellier la presse protestante modérée et lui faire de très sages représentations sur ses tendances trop habituelles à l'intransigeance.

Nous avons trouvé cet article de la *Presse* très sage, très modéré, très logique sur tous les points, sauf un.

Intitulant notre article comme la *Presse* avait intitulé le sien : "Entendons-nous," nous avons écrit :

"Tel est le titre d'un intéressant et intelligent article de la *Presse*, publié vendredi dernier.

"L'auteur de cet article discute avec la presse protestante sur le droit qu'ont les évêques, les prêtres et les religieux de se mêler des questions politiques."

Puis nous faisons une citation de l'article de notre confrère de la rue St-Jacques, approuvant entièrement ce qu'il exposait avec autant de justesse que de bonne foi

Et nous ajoutons :

"Cela est très juste, et l'observation de la *Presse* a une grande valeur. On pourra nous accuser de ne pas professer pour le clergé un culte aveugle, mais on ne nous accusera pas du moins de méconnaître ses droits, bien qu'il ne fasse pas montre du même libéralisme à l'égard des nôtres.

"Oui, incontestablement, les ecclésiastiques, à tous les échelons de la hiérarchie, ont le droit indiscutable de s'occuper des choses politiques et des affaires temporelles du pays. Ce droit, ils le tiennent de leur titre de citoyen, titre qu'ils portent dignement, nous sommes heureux de le reconnaître.

"Mais du moment qu'un prêtre daigne se mêler à nous pour l'expédition des affaires publiques, son caractère sacerdotal disparaît aussitôt. Sa qualité de prêtre peut bien subsister dans les esprits et lui valoir la juste confiance des autres citoyens, ses pairs, mais les immunités attachées à son état religieux, mais la soumission aveugle qui lui est due dans le domaine spirituel cessent d'être son partage, et c'est sur un pied d'égalité qu'il doit traiter avec les représentants du peuple et les électeurs.

"Ses avis, ses conseils, ses remontrances, son expérience, sa sagesse, son dévouement, son désintéressement, sa charité, toutes les qualités enfin qu'il s'efforce d'acquérir durant son apostolat et qu'il acquiert presque toujours, font de lui un conseiller précieux, un homme en qui l'on peut avoir confiance et qui est à même de diriger dans une voie sûre tous ceux qui sauront comprendre que ses études et ses dons d'état l'ont mis en mesure de pouvoir peser avec une quasi certi-

tude les événements qui découleront d'une décision de l'électorat ou de la représentation nationale.

" Dans ce cas, le prêtre est l'égal de tous les honnêtes gens ; il peut faire usage de la persuasion, il ne doit jamais, dans aucun cas, sous aucun prétexte, faire acte d'autorité et surtout mettre des conditions spirituelles à l'obéissance du peuple.

" C'est contre cet abus d'autorité, contre cette influence indue que nous nous élevons, et non contre l'intervention du prêtre dans la politique, du moment que ce prêtre cesse de réclamer l'obéissance sans contrôle qu'on lui doit à l'autel.

Au cours de son très remarquable article, la *Presse* admettait, sinon formellement du moins implicitement, que le clergé avait un droit absolu sur l'éducation de la jeunesse. Ce n'est pas précisément ce que disait notre éminent confrère, mais si ce ne sont pas là les termes dont il s'est servi, c'est du moins le fond de la pensée qu'il a exprimée.

A cela, nous avons fait une réserve et nous avons passé outre, commentant quelques autres passages de ce remarquable article, celui-ci, notamment, où la *Presse*, interpellant toujours les protestants de bonne foi dit avec une logique irréprochable :

" Et nous allons plus loin, vous n'avez pas le droit de nous défendre ce respect et cette obéissance, qui sont la base de notre croyance religieuse, vous qui faites du libre arbitre l'essence reconnue de votre foi. Mais ce libre arbitre, nous l'exerçons, nous aussi. Nous ne sommes catholiques que parce que nous le voulons bien, et nous acceptons la règle de notre Eglise, parce que nous la trouvons raisonnable, éclairée, et sûre dans son enseignement. Que ce ne soit pas votre opinion, nous vous laissons bien libres de le penser ; mais nous réclamons la liberté, pour nous, de penser autrement."

A ces lignes éloquentes, nous avons ajouté les observations suivantes :

" Et bien, nous qui sommes catholiques avec une nuance un peu pâle de la vertu d'obéissance passive, pourquoi ne bénéficierions-nous pas de la liberté que l'on accorde aux protestants d'être parfois en désaccord non avec les dogmes de notre religion, mais avec les volontés de ses ministres qui, en définitive, sont des hommes de chair et d'os, comme nous ; sujets à erreurs, comme nous ; peccables et passionnés, comme nous ?"

Continuant l'examen de l'article de notre confrère, nous avons terminé notre article par les lignes suivantes :

" Après cela la *Presse* aborde une question singulièrement anti-orthodoxe. Elle se plaint de voir nos coreligionnaires passer, aux yeux des protestants, pour des " esclaves sans réflexion " et ajoute :

" La religion n'est, après tout, que le chemin qui mène l'humanité à la divinité ; laissez donc aux autres la liberté de choisir leur voie, et attendez qu'on soit arrivé au but commun du rendez-vous, pour discuter l'intelligence des autres dans le choix de la voie qu'ils auront suivie."

" C'est clairement dire que toutes les religions, toutes les règles de conduite sont bonnes, du moment que l'on adopte la sincérité pour règle de conduite."

" Pourquoi alors nous avoir flétri lorsque nous avons usé de la " liberté de choisir notre voie " ?

" Pourquoi les nôtres nous jettent-ils l'anathème lorsque nous nous efforçons de suivre la route que Dieu nous a tracée sur cette terre et que nous voulons bien parcourir, estimant, dans la sincérité de notre âme, que c'est la bonne, celle qui plait au Divin Maître et qui nous assurera le salut ?

" Pourquoi vouloir nous contraindre à accepter comme un ordre du Très-Haut notre dépouillement au profit des ordres religieux ? Pourquoi vouloir nous imposer la volonté du prêtre tant au temporel qu'au spirituel ?

" Ah ! oui, la *Presse* a raison. " Entendons-nous. " Entendons-nous une bonne fois, et restons dans la sphère où Dieu nous a placés. Ce sera le meilleur moyen de lui prouver que nous sommes soumis à sa sainte volonté."

Il nous semble que nous n'étions pas moins logiques que la *Presse*, et, du moment que nous envisageons ces questions au point de vue purement laïque, au point de vue pratique, nous ne pouvons être accusés de sentiments hostiles envers le clergé.

C'est ce que la *Presse*, dans son impartialité, a bien voulu reconnaître, et nous sommes heureux de lui témoigner ici notre confraternelle gratitude pour sa bonne foi.

Depuis bien longtemps nous sommes désaccoutumés de voir nos confrères nous traiter autrement qu'en pestiférés et, vraiment, la *Presse*, si réellement indépendante des mesquineries et des lâchetés sous lesquelles sont courbées les autres journaux, nous a agréablement surpris par sa réplique.

Non que sa réplique soit conforme, même de loin, à nos théories ; mais elle est modérée dans la forme ; solide dans son argumentation, autant du moins qu'elle peut l'être étant donnée la ligne de conduite sage et prudente de la *Presse* ; et, pardessus tout, cette réplique est foncièrement honnête.

Il y a plus de trois ans qu'un de nos confrères de la grande presse ne nous a fait l'honneur de s'occuper de nous, à moins que ce ne fût pour

nous jeter des paquets d'ordures à la face, la *Presse*, sur un sujet sérieux, traité sérieusement par elle et par nous, a donné un grand exemple aux feuilles de choux qui ont feint si longtemps de nous ignorer. Elle a abordé une grosse question d'actualité, nous avons critiqué son article avec la gravité que le sujet comportait, et la *Presse* n'est pas morte pour nous avoir répondu.

Bien mieux, nous ne craignons pas d'affirmer que si nous avions toujours trouvé chez nos confrères la même bonne foi, le même courage, même, pouvons-nous dire, une foule de questions irritantes qui ont été soulevées n'auraient pas vu le jour.

Grâce à la saine raison qui suintait des lignes de son article, la *Presse* n'a pas provoqué chez nous le fou rire que les ridicules polissons de presque tous les autres journaux suscitent dans notre rédaction. Traitant sérieusement une question grave, elle nous a incité à faire des observations qu'elle peut ne pas admettre, mais que nous faisons de bonne foi, et animé d'un sentiment aussi digne, quoique dissemblable, que celui auquel elle a obéi :

Ainsi, dans son numéro du 29 février, la *Presse*, répondant à notre article, dit en parlant du *RÉVEIL* :

"Ce journal prend acte de notre article, pour en tirer une conclusion absolument contraire au sens de l'article. Du reste, la critique du *RÉVEIL*,—rendons-lui cette justice,—si elle porte à faux, est, au moins, très modérée comme forme ; c'est déjà un progrès, dont nous pouvons nous féliciter, si notre article en a été la cause."

Nous ne rouvrirons pas le débat. La *Presse* soutient son premier article et elle a raison de le soutenir. Nous sommes placés, elle et nous, sur un territoire différent, et le mieux, après avoir exposé chacun notre thèse, est de laisser le public se prononcer entre nous, dans le calme de sa conscience.

Mais de cette aventure nous retenons une chose : C'est que la *Presse* a bien voulu nous traiter autrement qu'en parias, procédé auquel nous sommes d'autant plus sensibles que nous sommes indifférents pour les outrages que les lâches folliculaires des petites gazettes nous adressent sous l'anonymat le plus prudent. Et nous ajoutons que si nos confrères éclairés—il y

en a—avaient agi à notre égard comme la *Presse*, bien des coups portés à ceux dont ils se croient les défenseurs n'auraient blessé personne.

Que la presse canadienne, à laquelle nous appartenons, en dépit de toutes les interdictions épiscopales, veuille bien nous admettre à discuter avec elle les grandes et graves questions du jour, elle verra que, pour des réprouvés, nous ne sommes pas si dangereux qu'on le croit, et que pour des trépassés nous nous portons singulièrement bien.

CANADIEN.

Concert Symphonique

Le quatorzième concert symphonique du Windsor a eu lieu vendredi dernier.

Le programme qui ne comportait pourtant que six numéros a duré une heure et demie, ce qui est une demi-heure de trop. A part cette critique, ce concert a été tout aussi remarquable, tout aussi intéressant que les précédents.

Le premier numéro était l'ouverture de *Maximilien Robespierre*, de Litolf.

C'est un morceau très énergique, d'un caractère violent, tel qu'il convient pour peindre la furie révolutionnaire qui doit se dérouler tout le long de l'œuvre.

Dès le début de l'ouverture, les accents de la *Marseillaise* sont esquissés en dissonance, établissant les passions du moment qui, toutes, s'exaltaient aux sons éclatants et terribles de l'hymne de Rouget de Lisle.

L'exécution de cette ouverture a été superbe et imposante. La vigueur et le sentiment en sont les principaux caractères. Des dessins originaux dans l'orchestration, des accalmies dans cette tempête des violences humaines jettent de la douceur dans ce morceau et laissent deviner la résignation des martyrs qui ont subi les brutalités des monstres qui terrassaient l'Europe ; mais toujours, soit en écho, soit en fanfare, la terrible *Marseillaise* jette les premières notes de son formidable refrain, au milieu de heurts d'accords destinés à montrer l'incohérence de l'époque.

Puis, c'est un effet violent des cuivres qui se fond dans une lamentation des cordes basses en

pianissimo. Après on entend un chant de flûte appuyé, dulcetto, par les violons et les autres instruments jouant en murmure et le tout finit par un crescendo martial où l'impitoyable Marseillaise, éteignant les râles des victimes et les imprécations des bourreaux, jette dans l'espace son cri douloureux qui doit se changer en cri d'émancipation.

Voilà ce que dit cette magnifique ouverture qui sera exécutée de nouveau, espérons-le.

Le numéro deux est une symphonie de Ichman en cinq parties, dont l'exécution a duré trente-cinq minutes. De l'exécution, nous n'avons rien à dire : comme tout ce qu'exécute notre excellent orchestre, cette symphonie a été parfaitement jouée ; mais c'est là, croyons-nous, de la musique d'initiés dont il ne faut user qu'avec la plus grande discrétion, sous peine d'ennuyer un public qui ne pose pas au mélomane savant.

Après une courte intermission, le programme a été repris avec un joli motif de la *Damnation de Faust*, de Berlioz, *Merci, doux crépuscule*, très joliment chanté par M. E. Lebel. Puis, sous la conduite de M. Gérôme, l'orchestre a exécuté avec une délicatesse merveilleuse *Le dernier sommeil de la Vierge*, de Massenet.

C'est un morceau d'une douceur exquise, joué en sourdine par les cordes, sur un mouvement lent d'une ravissante poésie.

Le morceau a été bissé, et il doit en être de même chaque fois qu'il est donné à un auditoire délicat de jouir de cette page exquise.

Enfin le concert s'est terminé par la *Marche Hongroise*, de Berlioz, marche que tout le monde connaît et que personne ne se lasse d'entendre.

Le prochain concert aura lieu le 27 mars à 4 h. 30 p.m., et nous engageons vivement les amateurs de bonne musique de s'y rendre. On nous promet un programme extraordinaire.

REMY.

LE CRAPAUD

Le *Monde* du 19 mars publie un article du *Figaro* de Paris, signé Emile Zola, avec l'entête qui précède. Nous comprenons parfaitement cet article, car nous avons avalé plus de crapauds que les eaux du St-Laurent n'en contiennent à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Nous sommes de l'avis du maître : c'est une affaire d'habitude. On mange sa demi-douzaine de crapauds tous les matins, comme son absinthe avant dîner, ou sa demi-douzaine d'huitres au restaurant du coin, et ce n'est pas plus malin que ça.

La première fois, c'est répugnant, surtout lorsque le crapaud est suivi par l'*Electeur*, la *Minerve*, le *Courrier du Canada* ou le *Quotidien*, mais on s'y fait vite, et lorsqu'il nous manque on ressent un ennui profond.

Essayez-en.

Lorsqu'un jeune écrivain, un débutant, vient me voir, — il en vient souvent, et je les reçois très bien, — le premier conseil que je lui donne est de lui dire :

— Travaillez beaucoup, régulièrement s'il est possible, chaque matin le nombre d'heures. Ne soyez pas impatient, attendez dix ans le succès et la vente. Et surtout ne nous imitez pas, oubliez vos aînés.

Puis, ma seconde recommandation est invariablement celle-ci :

— Avez-vous un bon estomac littéraire, j'entends un estomac solide capable de digérer allégrement toutes les sottises, toutes les abominations qu'on va écrire sur vos œuvres et sur vous ? ... Non, je vois à votre rougeur à votre frémissement, que vous êtes trop jeune, trop délicat encore, et que votre dégoût fort naturel va vous causer de graves ennuis. ... Eh bien ! tous les matins, en vous levant, à jeun, avalez-moi un bon crapaud vivant. On en vend aux Halles, votre cuisinière vous procurera ça. La dépense est nulle : trois sous pièce, si vous les prenez à la douzaine ; et, en quelques années, vous vous ferez un estomac littéraire capable d'avaler les pires articles de la critique contemporaine, sans la moindre nausée.

Le jeune écrivain me regarde, inquiet, pendant que je le reconduis en insistant sur l'efficacité de la méthode de préventive qui m'a si parfaitement réussi.

— Ah ! dame, je ne dis pas que, dans les premiers temps, ce soit très agréable. Mais on s'y fait, jeune homme ! Un bon crapaud vivant, quand on le peut garder, vous exerce, vous habitue à toutes les ignominies, à toutes les hideurs à tous les venins. Pour la journée entière, on est vacciné contre toutes les saletés imaginables. Un homme qui, chaque jour, avale son crapaud est un homme fort, que rien n'émeut plus. ... Allez, allez, jeune homme, avalez votre crapaud quotidien, et vous me remercirez plus tard !

* *

Moi, voici trente ans que, tous les matins, avant de me mettre au travail j'avale mon crapaud, en ouvrant les sept ou huit journaux qui m'attendent sur ma table. Je suis sûr qu'il y est, je parcours vivement de l'œil les colonnes, et il rare que je ne le trouve pas. Attaque grossière, légende injurieuse, bordée de sottises ou de mensonges, le crapaud s'y étale, dans ce journal-ci, quand il n'est pas dans ce journal-là. Et je l'avale complaisamment.

Certes, comme je le dis aux jeunes écrivains qui me

font l'honneur de me visiter, cela ne m'a pas été très agréable au début. Je dois confesser pourtant que j'avais sans doute une vocation spéciale, car l'acoutumance m'est venue fort vite. Si j'ai fait quelques grimaces pour les premiers, j me suis bronzé dès la troisième ou quatrième douzaine. Maintenant, avec l'âge, ils passent, ils passent, c'est une merveille ! Les choses en sont même arrivées au point que, si je n'avais pas mon crapaud, le matin, il me manquait. Positivement, je serais pareil à ces vieilles gens à qui l'on supprime leur déjeuner habituel, café au lait ou chocolat, ce qui les emplit de marasme pour la journée entière. Moi si je n'avais pas mon crapaud, je serais mou, inquiet, désanchanté, sans courage aucun, en un mot ce qu'on appelle un propre à rien.

Essayez de ce plat-là, vous dis-je !

DÉGUSTATEUR.

L'AFFAIRE SHORTIS.

Sous ce titre, le brillant avocat criminaliste M. H. C. St-Pierre, vient de publier son plaidoyer en faveur de Shortis, l'assassin de Valleyfield. Tous savent que le Maître a réussi à sauver son client de la corde. Nous n'avons pas à nous prononcer sur la valeur de la cause qui était confiée à notre ami, mais ce que nous pouvons dire, c'est que M. St-Pierre a fait un plaidoyer magistral et le succès qu'il a obtenu le prouve.

Le volume, de 475 pages, a été publié par la maison C. O. BEAUCHEMIN ET FILS, 256 et 258 rue St-Paul, et fait honneur à cette excellente maison.

LORD DUFFERIN

Je devrais dire : marquis de Dufferin et Eva, depuis le 12 novembre 1888. Son nom est si connu à Paris, sa personnalité diplomatique y a tenu un tel rôle pendant ces quatre dernières années, que le sujet semble échapper désormais à l'actualité. Il n'en est rien. Par exception ou par privilège, je ne sais lequel des deux au juste, l'honorable ambassadeur est renté inopinément dans ce domaine, et voici comment : Les agents diplomatiques de la Grande-Bretagne prennent leur retraite à soixante-dix ans. Nui n'ignorait, dans le cercle des intimes de lord Dufferin, qu'il s'appretait à suivre la voie commune ; mais comme l'échéance fatale ne se dessinait encore que dans un lointain de six ou sept mois, on n'y songeait pas jusqu'ici, et on se

serait bien gardé, à plus forte raison, d'y faire la plus petite allusion.

Les choses en étaient là, lorsque tout à coup, à la fin du mois d'octobre, les journaux de Londres annoncèrent la retraite de lord Dufferin. On apprit en même temps qu'il venait de résigner en faveur de son chef, le marquis de Salisbury, les titres de constable de Douvres et de Gardien des Cinq-Ports, confiés à ses mains par la libéralité de la Reine, quelques semaines avant sa nomination à Paris, à la fin de 1891. Cette dernière résolution fut l'objet de nombreux commentaires ; on en conclut généralement que la retraite de l'ambassadeur devait être imminente, puisque le marquis de Salisbury s'attribuait déjà une partie de ses dépouilles.

Je me hâte d'ajouter que tous ces commentaires étaient sans fondement. De sa propre initiative, avec beaucoup de dignité et de désintéressement, lord Dufferin, à la veille de quitter le service actif, a mis à la disposition du premier ministre ses fonctions de *Lord warden*, encore que, d'après la tradition, il eût dû les conserver jusqu'à sa mort. Dans une lettre au maire de Douvres, dont j'ai le texte sous les yeux et qui est datée de Paris, il explique les motifs de sa détermination. Ayant l'intention, écrit-il, de se retirer l'année prochaine dans ses terres d'Irlande, il ne lui serait plus possible, à partir de ce moment, de s'acquitter avec conscience de ses fonctions spéciales, et il préfère les abandonner tout de suite. Mais le coup était porté et l'on désigna aussitôt le successeur de lord Dufferin, comme ambassadeur à Paris.

N'empêchez pas de si loin sur les événements ; lord Dufferin ne quittera qu'au mois de mai 1896, l'hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

* *

Lord Dufferin, lorsqu'il arriva à Paris, y était précédé d'une grande réputation. Il avait dirigé à Saint-Petersbourg et à Constantinople des ambassades importantes, qui l'avaient familiarisé depuis dix ans avec tous les secrets de la politique générale, et lui avaient permis même parfois de jouer, au profit de son pays, des rôles personnels de premier ordre. C'est une banalité, par exemple, de répéter ici qu'il fut, en 1882, l'instaurateur du protectorat anglais au Caire. Appelé ensuite à la vice-royauté des Indes, et enfin à l'ambassade de la Reine près le Quirinal, son action diplomatique sur ce dernier théâtre avait été de nouveau mêlée à des négociations, dont le patriotisme français n'a jamais méconnu le haut intérêt. Lord Dufferin fut donc accueilli parmi nous avec déférence ; mais tout le monde com-

prit qu'il ne serait ni un obscur ni un oisif sur le théâtre diplomatique de Paris.

Les circonstances, je le confesse, ne lui étaient pas très favorables. Peu de mois avant la présentation de ses lettres de créance au Président de la République, les démonstrations franco-russes de Cronstadt avaient rempli l'Europe de leur bruit, et les deux cabinets de Paris et de Saint-Petersbourg avaient échangé les engagements qui forment aujourd'hui l'alliance internationale, confirmée depuis à la tribune par M. Hannotaux. Or, à son origine, le malheur voulut que cette alliance apparût comme une chimère dangereuse aux yeux de quelques-uns de nos diplomates accrédités à l'étranger. M. Waddington, pour sa part, dans son poste d'ambassadeur à Londres, professait peu de goût pour elle ; il la niait ou la critiquait sans trop de façon, et entretenait ainsi à ce propos nombre d'illusions dans le monde politique anglais.

Lord Dufferin passe pour avoir cherché avec un zèle dévorant la vérité au milieu des informations contradictoires qui lui parvenaient, et mis quelquefois en œuvre toutes les forces dont il disposait pour détruire l'œuvre de notre diplomatie. O'eût été, d'ailleurs, son droit, et les polémiques auxquelles il a été en butte, de ce chef, n'étaient, je le confesse, ni convenables, ni fondées. Quant à moi, lorsque je vois ce qui en reste devant l'histoire et la justice, j'inclinerais plutôt à penser que lord Dufferin s'était rendu compte de très bonne heure de l'état réel des choses et qu'il n'a pas ménagé sa peine pour réussir à le concilier avec le maintien des bonnes relations traditionnelles de la France et de l'Angleterre.

En effet, il est de notoriété générale qu'aucun gentleman anglais ne s'exprime sur la France, sur le caractère et les qualités de ses habitants avec plus de sympathies, de cordialité et d'estime que lui. Dans le monde des salons, où il est très répandu, dans les cercles qu'il fréquente également, jamais un mot n'est sorti de la bouche de lord Dufferin qui ne témoignât du plaisir que lui cause son séjour à Paris, du regret avec lequel il quittera notre capitale à l'heure de sa retraite.

* *

Mais les faits sont là et ils m'obligent à ajouter que les rapports de l'ambassade d'Angleterre avec le gouvernement français ont été fréquemment troublés pendant sa mission. A maintes reprises, des incidents assez vifs se sont produits, qui ont ému l'opinion et déchaîné fréquemment la presse des deux pays. Je ne parlerai pas de

la question d'Egypte ; lord Dufferin, sans doute pour obéir aux instructions de son gouvernement, l'a laissée stationnaire, et si dans un avenir plus ou moins rapproché elle doit être résolue par un accord spécial, l'accord ne s'établira plus entre l'Angleterre et la France, mais entre l'Angleterre et l'Europe, M. Gladstone nous ayant signifié en 1898 que nous n'avions pas de privilèges à revendiquer sur les bords du Nil.

Malheureusement, d'autres incidents ont encore surgi ailleurs, qui parfois ont produit une tension extrême entre Paris et Londres. Comment ne pas se souvenir, à ce propos, de l'affaire de Siam, au cours de l'été de 1893 ? L'arrivée inopinée de deux avisos français devant Bangkok fut le point culminant de la crise, à tel point que, pendant quarante-huit heures, on parla ouvertement de rupture entre la France et l'Angleterre. Eh bien ! contrairement à l'opinion courante, au moins à l'opinion qui courait alors à Paris, lord Dufferin s'employa avec la plus louable activité à calmer les esprits et à dissiper l'orage. Il sut atténuer les griefs articulés par son gouvernement contre le nôtre et plaider avec éloquence la cause de la conciliation. On n'imaginerait pas ce qu'un ambassadeur, moins maître de sa pensée et de ses actes, eût pu faire de mal dans de pareilles conjonctures !

Dès ce moment, il apparut au public que lord Dufferin ne voyait nullement dans l'alliance franco-russe un obstacle aux bonnes relations de la France et de l'Angleterre. Avec la liberté de mouvements et d'allures qui appartient à un personnage de son nom et de sa valeur, il ne craignait pas un jour de toucher ce sujet délicat dans un discours, prononcé dans un banquet annuel de la Chambre de commerce anglaise de Paris, le 5 mars 1864. Là, après avoir rendu un profond hommage à la sagesse de l'empereur Alexandre III, il déclara, en propres termes, que cette alliance constituait une garantie précieuse pour le maintien de la paix européenne. L'effet du discours du 5 mars fut considérable à Paris, et replaça immédiatement son auteur sur un véritable piédestal parmi nous.

* * *

Une fois de plus, la fatalité voulait qu'il n'y eût là que de courtes accalmies. La confiance commençait à peine à renaître qu'aussitôt un choc imprévu vint l'ébranler. La diplomatie britannique, sous le ministère libéral, déployait une activité dévorante aux quatre coins du globe ; elle nous harcelait en Egypte, elle nous harcelait à Siam et ailleurs ; un beau matin, on

apprit qu'elle venait de nous porter, ainsi qu'à l'Allemagne, un coup sensible au Congo.

M. Hannotaux débutait précisément à cette époque, comme ministre des affaires étrangères ; c'était en juin 1894. Il monta à la tribune et là, sans détours, sans périphrases, il déclara catégoriquement que jamais la France ne reconnaîtrait le traité anglo-congolais. L'Angleterre, en effet, mise en face de l'Allemagne en même temps que de la France, s'empessa de courber la tête devant les observations de la première ; elle ne pouvait guère, par conséquent, la redresser devant les nôtres. Le traité anglo-congolais, signé à Bruxelles, fut donc condamné. Mais le ton péremptoire dont avait usé M. Hannotaux en le dénonçant n'a jamais été oublié à Londres ; il a pesé, si je puis m'exprimer ainsi, jusqu'à la chute du cabinet Ribot, sur les relations de l'ambassade d'Angleterre avec le quai d'Orsay.

Les affaires, dès ce jour, ont été portées de préférence à Londres, où le gouvernement français a pour organe un ambassadeur expérimenté, savant dans son métier et connaissant ses dossiers jusqu'à une virgule près. Dans les six ou sept mois qu'il lui reste à passer à Paris, il serait à désirer que lord Dufferin rentrât en scène et reprît goût à son ancienne activité. Si le cabinet de Londres nous tient en haleine sur plusieurs points du globe, du moins il semble attacher maintenant un grand prix à la conservation et au développement de son entente avec la France et la Russie dans la question d'Orient. Le langage tenu ici par sir Philip Currie, lorsqu'il était récemment de passage à Paris pour rentrer à Constantinople, a été fort explicite dans ce sens. Rien ne me plaît mieux, quant à moi, que la facilité avec laquelle l'alliance franco-russe s'adapte ainsi à toutes les conditions et à toutes les nécessités de la politique : on l'a vue, depuis près de sept mois, combattre la diplomatie britannique en Extrême-Orient, et marcher de concert avec elle dans la question arménienne. Quelle meilleure preuve de son utilité et de son esprit pacifique !

WHIST.

Le dégel

Avec le dégel, les rhumes sont à l'ordre du jour. Avec un flacon de BAUME RHUMAL on défie le rhume le plus opiniâtre. Le soulagement est immédiat, la guérison certaine. Dans toutes les pharmacies.

Sage précaution à prendre contre la grippe

Prenez une cuillerée à thé du BAUME RHUMAL avant de sortir au froid, afin de vous mettre à l'abri du rhume qui menace les personnes faibles de poitrine. La dose ne coûte guère qu'un centin. C'est un spécifique magique. 25 cts le flacon, dans toutes les pharmacies.

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

II

Doucement, Nani finit par l'interrompre, avec son éternel sourire, dont la pointe d'ironie ne se montrait même plus.

— Sans doute, sans doute, mon cher enfant, c'est très beau, oh ! très beau, tout à fait digne de l'imagination pure et noble d'un chrétien... Mais que comptez-vous faire maintenant ?

— Aller droit au Saint-Père pour me défendre.

— Il y eut un léger rire réprimé, et donna Serafina exprima l'avis général, en s'écriant.

— On ne voit pas comme ça le Saint-Père !

Mais Pierre se passionna.

— Moi, j'espère bien que je le verrai. Est-ce que je n'ai pas exprimé ses idées ? Est-ce que je n'ai pas défendu sa politique ? Est-ce qu'il peut laisser condamner mon livre, où je crois m'être inspiré du meilleur de lui-même ?

— Sans doute, sans doute, se hâta de répéter Nani comme s'il eût craint qu'on ne brusquât trop les choses avec ce jeune enthousiaste. Le Saint-Père est d'une intelligence si haute ! Et il faudra le voir... Seulement, mon cher fils, ne vous excitez pas de la sorte, réfléchissez un peu, prenez votre heure...

Puis se tournant vers Benedetta :

— N'est-ce pas ? Son Eminence n'a pas encore vu monsieur l'abbé. Dès demain matin, il faudra qu'elle daigne le recevoir, pour le diriger de ses sages conseils.

Jamais le cardinal Boccanera ne montait assister aux réceptions de sa sœur, le lundi soir. Il était toujours là, en pensée, comme le maître absent et souverain.

— C'est que, répondit la contessina en hésitant, je crains bien que mon oncle ne soit pas dans les idées de monsieur l'abbé.

Nani se remit à sourire.

— Justement, il lui dira des choses bonnes à entendre.

Et il fut convenu tout de suite, avec don Vigilio, que celui-ci inscrirait le prêtre pour une audience, le lendemain matin, à dix heures.

Mais, à ce moment, un cardinal entra, vêtu de l'habit de ville, la ceinture et les bas rouges, la simarre noire, liserée et boutonnée de rouge. C'était le cardinal Sarno, un très ancien familier des Boccanera ; et, pendant qu'il s'excusait d'avoir travaillé très tard, le salon se taisait, s'empessait, avec déférence. Mais, pour le premier cardinal qu'il voyait, Pierre éprouvait une léception vive, car il ne trouvait pas la majesté, le bel aspect décoratif auquel il s'était attendu. Celui-

ci apparaissait petit, un peu contrefait, l'épaule gauche plus haute que la droite, le visage usé et terreux avec des yeux morts. Il lui faisait l'effet d'un très vieil employé de soixante-dix ans, hébété par un demi-siècle de bureaucratie étroite, déformé et alourdi de n'avoir jamais quitté le rond de cuir, sur lequel il avait vécu sa vie. Et, en réalité, son histoire entière était là : enfant chétif d'une petite famille bourgeoise, élève au Séminaire romain, plus tard professeur de droit canonique pendant dix ans à ce même Séminaire, puis secrétaire à la Propagande, et enfin cardinal depuis vingt-cinq ans. On venait de célébrer son jubilé cardinalice. Né à Rome, il n'avait jamais passé hors de Rome un seul jour, il était le type parfait du prêtre grandi à l'ombre du Vatican et maître du monde. Bien qu'il n'eût occupé aucune fonction diplomatique, il avait rendu de tels services à la Propagande, par ses habitudes méthodiques de travail, qu'il était devenu président d'une des deux commissions qui se partagent le gouvernement des vastes pays d'Occident, non encore catholique. Et c'était ainsi qu'au fond de ces yeux morts, dans ce crâne bas, d'expression obtuse, il y avait la carte immense de la chrétienté.

Nani lui-même s'était levé, plein d'un sourd respect devant cet homme effacé et terrible, qui avait les mains partout, aux coins les plus reculés de la terre sans être jamais sorti de son bureau. Il le savait, dans son apparente nullité, dans son lent travail de conquête méthodique et organisée, d'une puissance à bouleverser les empires.

— Est-ce que Votre Eminence est remise de ce rhume, qui nous a désolés ?

— Non, non, je tousse toujours... Il y a un couloir pernicieux. Je me sens glacé, des que je sors de mon cabinet.

A partir de ce moment Pierre se sentit, tout petit et perdu. On oubliait même de le présenter au cardinal. Et il dut rester là pendant près d'une heure encore regardant, observant. Ce monde vieilli lui parut alors enfantin, retourné à une enfance triste. Sous la morgue, la réserve hautaine, il devinait maintenant une réelle timidité, la méfiance invouée d'une grande ignorance. Si la conversation ne devenait pas générale, c'était que personne n'osait ; et il entendait, dans les coins des bavardages puérils et sans fin, les menues histoires de la semaine, les petits bruits des sacristies et des salons. On se voyait fort peu, les moindres aventures prenaient des proportions énormes. Il finit par avoir la sensation nette qu'il se trouvait transporté dans un salon français du temps de Charles X, au fond d'une de nos grandes villes épiscopales de province. Aucun rafraîchissement n'était servi. La vieille tante de Célia venait de s'emparer du cardinal Sarno, qui ne répondait pas, hochant le menton de loin en loin. Don Vigilio n'avait pas desserré les dents de la soirée. Une longue conversation, à voix très basse, s'était engagée entre Nani et Morano, tandis que donna Serafina, qui se penchait pour les écouter, approuvait d'un lent signe de tête. Sans doute, ils causaient du divorce de Benedetta, car ils la regardaient de temps à autre, d'un air grave. Et, au milieu de la vaste pièce, dans la clarté dormante des lampes, il n'y avait que le groupe jeune, formé par Benedetta, Dario et Celia, qui sem-

blât vivre, babillant à demi-voix, étouffant parfois des rires.

Tout d'un coup, Pierre fut frappé de la grande ressemblance qu'il y avait entre Benedetta et le portrait de Cassia, pendu au mur. C'était la même enfance délicate, la même bouche de passion et les mêmes grands yeux infinis, dans la même petite face ronde, raisonnable et saine. Il y avait là, certainement, une âme droite et un cœur de flamme. Puis, un souvenir lui revint, celui d'une peinture de Guido Reni, l'adorable et candide tête de Béatrice Cenci, dont le portrait de Cassia lui parut, à cet instant, être l'exacte reproduction. Cette double ressemblance l'émut, lui fit regarder Benedetta avec une inquiète sympathie, comme si toute une fatalité violente de pays et de race allait s'abattre sur elle. Mais elle était si calme, l'air si résolu et si patient ! Et depuis qu'il se trouvait dans ce salon, il n'avait surpris, entre elle et Dario, aucune tendresse qui ne fût fraternelle et gaie, surtout de sa part, à elle, dont le visage gardait la sérénité claire des grands amours avouables. Un moment, Dario lui avait pris les mains, en plaisantant, les avait serrées ; et, s'il s'était mis à rire un peu nerveusement, avec de courtes flammes au bord des cils, elle, sans hâte, avait dégage ses doigts, comme en un jeu de vieux camarades tendres. Elle l'aimait, visiblement de tout son être, pour toute la vie.

Mais Dario ayant étouffé un léger bâillement, en regardant sa montre, et s'étant esquivé, pour rejoindre des amis qui jouaient chez une dame, Benedetta et Celia vinrent s'asseoir sur un canapé, près de la chaise de Pierre ; et ce dernier surprit, sans le vouloir, quelques mots de leurs confidences. La petite princesse était l'aînée du prince Matteo Buongiovanni, père de cinq enfants déjà, marié à une Mortimer, une anglaise qui lui avait apporté cinq millions. D'ailleurs, on citait les Buongiovanni comme une des rares familles du patriciat de Rome riches encore, debout au milieu des ruines du passé croulant de toutes parts. Eux aussi avaient compté deux papes, ce qui n'empêchait pas le prince Matteo de s'être rallié au Quirinal, sans toutefois se fâcher avec le Vatican. Fils lui-même d'une Américaine, n'ayant plus dans les veines le pur sang romain, il était d'une politique plus souple, fort avare, disait-on, luttant pour garder un des derniers la richesse et la toute-puissance de jadis, qu'il sentait condamnée à l'inévitable mort. Et c'était dans cette famille, d'orgueil superbe, dont l'éclat continuait à emplir la ville, qu'une aventure venait d'éclater, soulevant des commérages sans fin : l'amour brusque de Célia pour un jeune lieutenant, à qui elle n'avait jamais parlé ; l'entente passionnée des deux amants qui se voyaient chaque jour au Corso, n'ayant pour tout se dire que l'échange d'un regard ; la volonté tenace de la jeune fille qui, après avoir déclaré à son père qu'elle n'aurait pas d'autre mari, attendait inébranlable, certaine qu'on lui donnerait l'homme de son choix. Le pis était que ce lieutenant, Attilio Sacco, se trouvait être le fils du député Sacco, un parvenu, que le monde noir méprisait, comme vendu au Quirinal, capable des plus laides besognes.

— C'est pour moi que Morano a parlé tout à l'heure, murmurait Célia à l'oreille de Benedetta. Oui, oui,

quand il a maltraité le père d'Attilio, à propos de ce ministère dont on s'occupe. . . . Il a voulu m'infliger une leçon.

Toutes deux s'étaient juré une éternelle tendresse, dès le Sacré-Cœur, et Benedetta, son aînée de cinq ans, se montrait maternelle.

— Alors, tu n'es pas plus raisonnable, tu pense toujours à ce jeune homme ?

— Oh ! chère, vas-tu me faire de la peine, toi aussi ! . . . Attilio me plaît, et je le veux. Lui, entends-tu ! et pas un autre. Je le veux, je l'aurai, parce qu'il m'aime et que je l'aime . . . C'est tout simple.

Pierre, saisi, la regarda. Elle était un lis candide et fermé, avec sa douce figure de vierge. Un front et un nez d'une pureté de fleur, une bouche d'innocence aux lèvres closes sur les dents blanches, des yeux d'eau de source, clairs et sans fond. Et pas un frisson sur les joues d'une fraîcheur de satin, pas une inquiétude ni une curiosité dans le regard ingénu. Pensait-elle ? Savait-elle ? qui aurait pu le dire ! Elle était la vierge dans tout son inconnu redoutable.

— Ah ! chère, reprit Benedetta, ne recommence pas ma triste histoire. Ça ne réussit guère, de marier le pape et le roi.

— Mais, dit Célia, avec tranquillité, tu n'aimais pas Prada, tandis que moi j'aime Attilio. La vie est là, il faut aimer.

Cette parole, prononcée si naturellement par cette enfant ignorante, troubla Pierre à un tel point, qu'il sentit des larmes lui monter aux yeux. L'amour, oui ! c'était la solution à toutes les querelles, l'alliance entre les peuples, la paix et la joie dans le monde entier. Mais donna Serafina s'était levée, en se doutant du sujet de conversation qui animait les deux amies. Et elle jeta un coup d'œil à don Vigilio, que celui-ci comprit, car il vint dire tout bas à Pierre que l'heure était venue de se retirer. Onze heures sonnaient, Célia parlait avec sa tante, sans doute l'avocat Morano voulait garder un instant le cardinal Sarno et Nani pour causer en famille de quelque difficulté qui se présentait, entravant l'affaire du divorce. Dans le premier salon, lorsque Benedetta eut baisé Célia sur les deux joues, elle prit congé de Pierre avec beaucoup de bonne grâce.

— Demain matin en répondant au vicomte, je lui dirai combien nous sommes heureux de vous avoir, et pour plus longtemps que vous ne croyez. . . N'oubliez pas, à dix heures, de descendre saluer mon oncle le cardinal.

En haut, au troisième étage, comme Pierre et don Vigilio, tenant chacun un bougeoir que le domestique leur avait remis, allaient se séparer devant leurs portes, le premier ne put s'empêcher de poser au second une question qui le tracassait.

— C'est un personnage très influent que monsieur Nani ?

Don Vigilio s'effara de nouveau, fit un simple geste en ouvrant les deux bras, comme pour embrasser le monde. Puis, ses yeux flamboyèrent, une curiosité parut le saisir à son tour.

— Vous le connaissiez déjà, n'est-ce pas ? demanda-t-il sans répondre.

— Moi ! pas du tout !

— Vraiment ! . . . Il vous connaît très bien, lui ! Je l'ai entendu parler de vous, lundi dernier, en des termes si précis, qu'il m'a semblé au courant des plus petits détails de votre vie et de votre caractère.

— Jamais je n'avais même entendu prononcer son nom.

— Alors, c'est qu'il se sera renseigné.

Et don Vigilio salua, rentra dans sa chambre ; tandis que Pierre, qui s'étonnait de trouver la porte de la sienne ouverte, en vit sortir Victorine, de son air tranquille et actif.

— Ah ! monsieur l'abbé, j'ai voulu m'assurer par moi-même que vous ne manquiez de rien. Vous avez de la bougie, vous avez de l'eau, du sucre, des allumettes. . . Et le matin, que prenez-vous ? Du café ? Non ? du lait pur, avec un petit pain. Bon ! pour huit heures, n'est-ce pas ? . . . Et reposez-vous, dormez bien. Moi, les premières nuits, eh ! j'ai eu une peur des revenants, dans ce vieux palais ! Mais je n'en ai jamais vu la queue d'un. Quand on est mort, on est trop content de l'être, on se repose.

Pierre, enfin, se trouva seul, heureux de se détendre, d'échapper au malaise de l'inconnu, de ce salon, de ces gens, qui se mélaient, s'effaçaient en lui comme des ombres, sous la lumière dormante des lampes. Les revenants, ce sont les vieux morts d'autrefois dont les âmes en peine reviennent aimer et souffrir, dans la poitrine des vivants d'aujourd'hui. Et, malgré son long repos de la journée, jamais il ne s'était senti si las, si désireux de sommeil, l'esprit confus et brouillé, craignant bien de n'avoir rien compris. Lorsqu'il se mit à se déshabiller, l'étonnement d'être là, de se coucher là, le reprit avec une intensité telle, qu'il crut un moment être un autre. Que pensait tout ce monde de son livre ? Pourquoi l'avait-on fait venir en ce froid logis qu'il devinait hostile ? Était-ce donc pour l'aider ou pour le vaincre ? Et il ne revoyait, dans la lueur jaune, dans le morne coucher d'astre du salon, que donna Serafina et l'avocat Morano, aux deux coins de la cheminée, tandis que, derrière la tête passionnée et calme de Benedetta, apparaissait la face souriante de monsieur Nani, aux yeux de ruse, aux lèvres d'indomptable énergie.

Il se coucha, puis se releva, étouffant, ayant un tel besoin d'air frais et libre, qu'il alla ouvrir toute grande la fenêtre, pour s'y accouder. Mais la nuit était d'un noir d'encre, les ténèbres avaient submergé l'horizon. Au firmament, des brumes devaient cacher les étoiles, la voûte opaque pesait, d'une lourdeur de plomb ; et, en face, les maisons du Transtévère dormaient depuis longtemps, pas une fenêtre ne luisait, un bec de gaz scintillait seul, au loin, comme une étincelle perdue. Vainement il chercha le Janicule. Tout sombrait au fond de cette mer du néant, les vingt-quatre siècles de Rome, le Palatin antique et le moderne Quirinal, le dôme géant de Saint-Pierre, effacé du ciel par le flot d'ombre. Et, au-dessous de lui, il ne voyait pas, n'entendait même pas le Tibre, le fleuve mort dans la ville morte.

II

A dix heures moins un quart, le lendemain matin, Pierre descendit au premier étage du palais, pour se présenter à l'audience du cardinal Boccanera. Il venait de se réveiller plein de courage, repris par l'enthousiasme naïf de sa foi ; et rien n'était resté de son singulier accablement de la veille, des doutes et des soupçons qui l'avaient saisi, au premier contact de Rome, dans la fatigue de l'arrivée. Il faisait si beau, le ciel était si pur, que son cœur s'était remis à battre d'espérance.

Sur le vaste palier, la porte de la première antichambre se trouvait large ouverte, à deux battants. Le cardinal, un des derniers cardinaux du patriciat romain, tout en fermant les salons de gala dont les fenêtres donnaient sur la rue et qui se pourrissaient de vétusté, avait gardé l'appartement de réception d'un de ses grands-oncles, cardinal comme lui, vers la fin du dix-huitième siècle. C'était une série de quatre immenses pièces, hautes de six mètres, qui prenaient jour sur la ruelle en pente, descendant au Tibre ; et le soleil n'y pénétrait jamais, barré par les noires maisons d'en face. L'installation avait donc été conservée dans tout le faste et la pompe des princes d'autrefois, grands dignitaires de l'Eglise. Mais aucune préparation n'était faite, aucun soin n'était pris, les tentures pendaient en loques, la poussière mangeait les meubles, au milieu d'une complète insouciance, où l'on sentait comme une volonté hautaine d'arrêter le temps.

Pierre éprouva un léger saisissement, en entrant dans la première pièce, l'anti-chambre des domestiques. Jadis, deux gendarmes pontificaux, en tenue, restaient là, à demeure, parmi un flot de valets ; et un seul domestique, aujourd'hui, augmentait encore, par sa présence fantomatique, la mélancolie de cette vaste salle, à demi obscure. Surtout ce qui frappait la vue, en face des fenêtres, c'était un autel drapé de rouge, surmonté d'un baldaquin tendu de rouge, sous lequel étaient brodées les armes des Boccanera, le dragon ailé, soufflant de la flamme, avec la devise : *Boccanera, Alma rossa*. Et le chapeau rouge du grand-oncle, l'ancien grand chapeau de cérémonie, se trouvait également là, ainsi que les deux coussins de soie rouge et les deux antiques parasols, pendus au mur, qu'on emportait dans le carrosse, à chaque sortie. Au milieu de l'absolu silence, on croyait entendre le petit bruit discret des mites qui rongeaient depuis un siècle tout ce passé mort, qu'un coup de plumeau aurait fait tomber en poudre.

La seconde antichambre, celle où se tenait autrefois le secrétaire, une salle aussi vaste, était vide ; et Pierre dut la traverser, il ne découvrit don Vigilio que dans la troisième, l'antichambre noble. Avec son personnel désormais réduit au strict nécessaire, le cardinal avait préféré avoir son secrétaire sous la main, à la porte même de l'ancienne salle du trône, dans laquelle il recevait. Et don Vigilio, si maigre, si jaune, si frissonnant de fièvre, était là comme perdu, à une toute petite et pauvre table noire, chargée de papiers. Plongé au fond d'un dossier, il leva

la tête, reconnut le visiteur ; et d'une voix basse, à peine un murmure dans le silence :

— Son Eminence est occupée... Veuillez attendre.

Puis, il se replongea dans sa lecture, sans doute pour échapper à toute tentative de conversation.

N'osant s'asseoir, Pierre examina la pièce. Elle était peut-être encore plus délabrée que les deux autres, avec sa tenture de damas vert, élimée par l'âge, pareille à la mousse qui se décolore sur les vieux arbres. Mais le plafond restait superbe, toute une décoration somptueuse, une frise d'ornements peints et dorés, qui encadrait un Triomphe d'Amphitrite, une fresque d'un des élèves de Raphaël. Et, selon l'antique usage, c'était dans cette pièce que la barrette était posée, sur une crédence, au pied d'un grand crucifix d'ébène et d'ivoire.

Mais, comme il s'habitua au demi-jour, il fut tout d'un coup très intéressé par un portrait en pied du cardinal, peint récemment. Celui-ci y était représenté en grand costume de cérémonie, la soutane de moire rouge, le rochet de dentelle, la cappa jetée royalement sur les épaules. Et ce haut vieillard de soixante-dix ans avait gardé, dans ce vêtement d'Eglise, son allure fière de prince, entièrement rasé, les cheveux si blancs et si drus encore, qu'ils foisonnaient en boucles sur les épaules. C'était le masque dominateur de Boccanera, le nez fort, la bouche grande, aux lèvres minces, dans une face longue, coupée de larges plis ; et surtout les yeux de sa race éclairaient la face pâle, des yeux très bruns, de vie ardente, sous des sourcils épais, restés noirs. La tête laurée, il aurait rappelé les têtes des empereurs romains, très beau et maître du monde, comme si le sang d'Auguste avait battu dans ses veines.

Pierre savait son histoire, et ce portrait l'évoquait en lui. Elevé au Collège des Nobles, Pio Boccanera n'avait quitté Rome qu'une fois, très jeune, à peine diacre, pour aller à Paris présenter une barrette, comme amlégat. Puis, sa carrière ecclésiastique s'était déroulée souverainement, les honneurs lui étaient venus d'une façon toute naturelle, dus à sa naissance : consacré de la main même de Pie IX, fait plus tard chanoine de la Basilique vaticane et camérier secret participant, nommé Majordome après l'occupation italienne, et enfin cardinal en 1874. Depuis quatre ans, il était camerlingue, et l'on racontait tout bas que Léon XIII l'avait choisi pour cette charge, comme Pie IX autrefois l'avait choisi lui-même, afin de l'écartier de la succession au trône pontifical ; car, si, en le nommant, le conclave avait méconnu la tradition qui voulait que le camerlingue ne pût être élu pape, sans doute reculerait-on devant une infraction nouvelle. Et l'on disait encore que la lutte sourde continuait, comme sous le règne passé, entre le pape et le camerlingue, ce dernier à l'écart, condamnant la politique du Saint-Siège, d'opinion radicalement opposée en tout, attendant, muet, dans le néant actuel de sa charge, la mort du pape, qui lui donnerait le pouvoir intérimaire jusqu'à l'élection du pape nouveau, d'assembler le conclave et de veiller à la bonne expédition transitoire des affaires de l'Eglise. L'ambition de la papauté, le rêve de recommencer l'aventure du cardinal Pecci, camerlingue et pape, n'était-il pas

derrière ce grand front sévère, dans la flamme même de ces regards noirs ? Son orgueil de prince romain ne connaissait que Rome, il se faisait presque une gloire d'ignorer totalement le monde moderne, et il se montrait d'ailleurs très pieux, d'une religion austère, d'une foi pleine et solide, incapable du plus léger doute.

Mais un chuchotement tira Pierre de ses réflexions. C'était don Vigilio qui l'invitait à s'asseoir, de son air prudent.

— Ce sera long peut-être, vous pouvez prendre un tabouret.

Et il se mit à couvrir une grande feuille jaunâtre d'une écriture fine, tandis que Pierre, machinalement, pour obéir, s'asseyait sur un des tabourets de chêne, rangés le long du mur, en face du portrait. Il retomba dans une rêverie, il crut voir renaître et éclater, autour de lui, le faste princier d'un des cardinaux d'autrefois. D'abord, le jour où il était nommé, le cardinal donnait des fêtes, des réjouissances publiques, dont certaines sont citées encore pour leur splendeur. Pendant trois journées, les portes des salons de réception restaient grandes ouvertes, entrant qui voulait ; et, de salle en salle, des huissiers lançaient, répétaient les noms, patriciat, bourgeoisie, menu peuple, Rome entière, que le nouveau cardinal accueillait avec une bonté souveraine, tel qu'un roi ses sujets. Puis c'était toute une royauté organisée, certains cardinaux jadis déplaçaient plus de cinq cents personnes avec eux, avaient une maison qui comprenait seize offices, vivaient au milieu d'une véritable cour. Même, plus récemment, lorsque la vie se fut simplifiée, un cardinal, s'il était prince, avait droit à un train de gala de quatre voitures, attelées de chevaux noirs. Quatre domestiques le précédaient, en livrée à ses armes, portant le chapeau, le coussin et les parasols. Il était en outre accompagné du secrétaire en manteau de soie violette, du caudataire revêtu de la croccia, sorte de douillette en laine violette, avec des revers de soie, et du gentilhomme, en costume Henri II, tenant la barrette entre ses mains gantées. Quoique diminué déjà, le train de maison comprenait encore l'auditeur chargé du travail des congrégations, le secrétaire uniquement employé à la correspondance, le maître de chambre qui introduisait les visiteurs, le gentilhomme qui portait la barrette, et le caudataire, et le chapelain, et le maître de maison, et le valet de chambre, sans compter la nuée des valets en sous-ordre, les cuisiniers, les cochers, les palefreniers, un véritable peuple dont bourdonnaient les palais immenses. Et c'était de ce peuple que Pierre, par la pensée, remplissait les trois vastes anti-chambres, précédant la solle du trône, c'était ce flot de laquais en livrée bleue, aux passementeries armoirées, ce monde d'abbés et de prélats en manteaux de soie, qui revivait devant lui, mettant toute une vie passionnée et magnifique sous les hauts plafonds vides, dans les demi-ténèbres qu'il éclairait de sa splendeur ressuscitée.

Mais, aujourd'hui, surtout depuis l'entrée des Italiens à Rome, les grandes fortunes des princes romains s'étaient presque toutes effondrées, et le faste des hauts dignitaires de l'Eglise avait disparu. Dans sa ruine, le patriciat, s'écartant des charges ecclésiasti-

ques, mal rémunérées, de gloire médiocre, les abandonnait à l'ambition de la petite bourgeoisie. Le cardinal Bocconera, le dernier prince d'antique noblesse revêtu de la pourpre, n'avait guère, pour tenir son rang, vu trente mille francs environ, les vingt-deux mille francs de sa charge, augmentés de ce que lui rapportaient certaines autres fonctions ; et jamais il n'aurait pu s'en tirer si donna Serafina n'était venue à son aide, avec les miettes de l'ancienne fortune patrimoniale, qu'il avait jadis abandonnées à ses deux sœurs et à son frère. Donna Serafina et Benedetta faisaient ménage à part, vivaient chez elles, avec leur table, leurs dépenses personnelles, leurs domestiques. Le cardinal n'avait avec lui que son neveu Dario, et jamais il ne donnait un dîner ni une réception. La plus grande dépense était son unique voiture, le lourd carrosse à deux chevaux que le cérémonial lui imposait, car un cardinal ne peut marcher à pied dans Rome. Encore son cocher, un vieux serviteur, lui épargnait-il un palefrenier, par son entêtement à soigner seul le carrosse et les deux chevaux noirs, vieillis comme lui dans la famille. Il y avait deux laquais, le père et le fils, ce dernier né au palais. La femme du cuisinier aidait à la cuisine. Mais les réductions portaient plus encore sur l'antichambre, tout l'ancien personnel si brillant et si nombreux se réduisait maintenant à deux petits prêtres, don Vigilio, le secrétaire, qui était en même temps l'auditeur et le maître de maison, et l'abbé Paparelli, le caudataire, qui servait aussi de chapelain et de maître de chambre. Où la foule des gens à gages de toutes conditions avait circulé, emplissant les salles de leur éclat, on ne voyait plus que ces deux petites soutanes noires filer sans bruit, deux ombres discrètes perdues dans la grande ombre des pièces mortes.

Et comme Pierre la comprenait, à présent, la haute insouciance du cardinal, laissant le temps achever son œuvre de ruine, dans ce palais des ancêtres, auquel il ne pouvait rendre la vie glorieuse d'autrefois ! Bâti pour cette vie, pour le train souverain d'un prince du seizième siècle, le logis croulait, déserté et noir, sur la tête de son dernier maître, qui n'avait plus assez de serviteurs pour le remplir, et qui n'aurait pas su comment payer le plâtre nécessaire aux réparations. Alors, puisque le monde moderne se montrait hostile, puisque la religion n'était plus reine, puisque la société était changée et qu'on allait à l'inconnu, au milieu de la haine et de l'indifférence des générations nouvelles, pourquoi donc ne pas laisser le vieux monde tomber en poudre, dans l'orgueil obstiné de sa gloire séculaire ? Les héros seuls mouraient debout, sans rien abandonner du passé, fidèles jusqu'au dernier souffle à la même foi, n'ayant plus que la douloureuse bravoure, l'infinie tristesse d'assister à la lente agonie de leur Dieu. Et, dans le haut portrait du cardinal, dans sa face pâle, si fière, si désespérée et brave, il y avait cette volonté têtue de s'anéantir sous les décombres du vieil édifice social, plutôt que d'en changer une seule pierre.

Le prêtre fut tiré de sa rêverie par le frôlement d'une marche furtive, un petit trot de souris, qui lui fit tourner la tête. Une porte venait de s'ouvrir dans la tenture, et il eut la surprise de voir s'arrêter devant

lui un abbé d'une quarantaine d'années, gros et court, qu'on aurait pris pour une vieille fille en jupe noire, très agée déjà, tellement sa face molle était couturée de rides. C'était l'abbé Paparelli, le caudataire, le maître de chambre qui, à ce dernier titre, se trouvait chargé d'introduire les visiteurs; et il allait questionner celui-ci, en l'apercevant là, lorsque don Vigilio intervint, pour le mettre au courant.

— Ah ! bien, bien ! monsieur l'abbé Froment, que Son Eminence daignera recevoir. . . Il faut attendre, il faut attendre.

Et, de sa marche roulante et muette, il alla reprendre sa place dans la seconde antichambre, où il se tenait d'habitude.

Pierre n'aima point ce visage de vieille dévote, blémi par le célibat, ravagé par des pratiques trop rudes; et, comme don Vigilio ne s'était pas remis au travail, la tête lasse, les mains brûlées de fièvre, il se hasarda à le questionner. Oh ! l'abbé Paparelli, un homme de la foi la plus vive qui restait par simple humilité dans un poste modeste, près de Son Eminence ! D'ailleurs, celle-ci voulait bien l'en récompenser, en ne dédaignant pas, parfois, d'écouter ses avis. Et il y avait, dans les yeux ardents de don Vigilio une sourde ironie, une colère voilée encore, tandis qu'il continuait à examiner Pierre, l'air rassuré un peu, gagné par l'évidente droiture de cet étranger, qui ne devait faire partie d'aucune bande. Aussi, finissait-il par se départir de sa continue et maladroite méfiance. Il s'abandonna jusqu'à causer un instant.

— Oui, oui, il y a parfois beaucoup de besogne, et assez dure. . . Son Eminence appartient à plusieurs congrégations, le Saint-Office, l'Index, les Rites, la Consistoriale. Et, pour l'expédition des affaires qui lui incombent, c'est entre mes mains que tous les dossiers arrivent. Il faut que j'étudie chaque affaire, que je fasse un rapport, enfin que je débrouille la besogne. . . Sans compter que toute la correspondance, d'autre part, me passe par les mains. Heureusement, Son Eminence est un saint, qui n'intrigue ni pour lui ni pour les autres, ce qui nous permet de vivre un peu à l'écart.

Pierre s'intéressait vivement à ces détails intimes d'une de ces existences de prince de l'Eglise, si cachées d'ordinaire, déformées souvent par la légende. Il sut que le cardinal, hiver comme été, se levait à six heures du matin. Il disait sa messe dans sa chapelle, une petite pièce, meublée seulement d'un autel en bois peint, et où personne n'entrait jamais. D'ailleurs, son appartement particulier ne se composait que d'une chambre à coucher, une salle à manger et un cabinet de travail, des pièces modestes, étroites, qu'on avait taillées dans une grande salle, à l'aide de cloisons. Il y vivait très enfermé, sans luxe aucun, en homme sobre et pauvre. A huit heures, il déjeunait, une tasse de lait froid. Puis, les matins de séance, il se rendait aux congrégations dont il faisait partie : ou bien il restait chez lui, à recevoir. Le dîner était à une heure, et la sieste venait ensuite, jusqu'à quatre heures et même cinq en été, la sieste de Rome, le moment sacré, pendant lequel pas un domestique n'aurait osé même frapper à la porte. Les jours de beau temps, au réveil, il faisait une promenade en voiture du côté de l'an-

cienne voie Apienne, d'où il revenait au coucher du soleil, lorsqu'on sonnait l'Ave Maria. Et enfin, après avoir reçu de sept à neuf, il soupait, rentrait dans sa chambre, ne reparaisait plus, travaillait seul ou se couchaient. Les cardinaux vont chez le pape deux ou trois fois par mois, à jours fixes, pour les besoins du service. Mais, depuis bientôt un an, le camerlingue n'avait pas été admis en audience particulière, ce qui était un signe de disgrâce, une preuve de guerre, dont tout le monde noir causait bas, avec prudence.

— Son Eminence est un peu rude, continuait don Vigilio doucement, heureux de parler, dans un moment de détente. Mais il faut la voir sourire, lorsque sa nièce, la contessina, qu'elle adore, descend l'embrasser. . . Vous savez que, si vous êtes bien reçu, vous le devrez à la contessina. . .

A ce moment, il fut interrompu. Un bruit de voix venait de la deuxième antichambre, et il se leva vivement, il s'inclina très bas, en voyant entrer un gros homme à la soutane noire ceinturée de rouge, coiffé d'un chapeau noir à torsade rouge et or, et que l'abbé Paparelli amenait, avec tout un déploiement d'humbles révérences. Il avait fait signe à Pierre de se lever également, il put lui souffler encore :

— Le cardinal Sanguinetti, préfet de la congrégation de l'Index.

Mais l'abbé Paparelli se prodiguait, s'empressait, répétait d'un air de béate satisfaction :

— Votre Eminence révérendissime est attendue. J'ai ordre de l'introduire tout de suite. . . Il y a déjà là Son Eminence le Grand Pénitencier.

Sanguinetti, la voix haute, le pas sonore, eut un éclat brusque et familier.

— Oui, oui, une foule d'importuns qui m'ont retenu ! On ne fait jamais ce qu'on veut. Enfin, j'arrive.

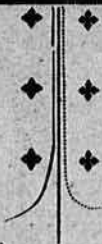
C'était un homme de soixante ans, trapu et gras, la face ronde et colorée, avec un nez énorme, des lèvres épaisses, des yeux vifs toujours en mouvement. Mais il frappait surtout par son air de jeunesse active, turbulente presque, les cheveux bruns encore, à peine semés de fils d'argent, très soignés, ramenés en boucle sur les tempes. Il était né à Viterbe, avait fait ses classes au séminaire de cette ville, avant de venir à Rome les achever à l'Université Grégorienne. Ses états de service ecclésiastique disaient son chemin rapide, son intelligence souple : d'abord secrétaire de nonciature à Lisbonne ; ensuite, nommé évêque titulaire de Thèbes et chargé d'une mission délicate, au Brésil ; dès son retour, fait nonce à Bruxelles, puis à Vienne ; et enfin cardinal, sans compter qu'il venait d'obtenir l'évêché suburbicaire de Frascati. Rompu aux affaires, ayant pratiqué toute l'Europe, il n'avait contre lui que son ambition trop affichée, son intrigue toujours aux aguets.

EMILE ZOLA.

Une bonne précaution à prendre

Absorber une cuillerée à thé de BAUME RHUMAL avant de sortir au froid, et vous résisterez plus facilement au rhume qui vous guette. Il n'y a pas de meilleur spécifique contre les affections de la gorge et des poumons, il n'y a pas de meilleur préventif du rhume. Il se vend 25 cts, on en trouve partout.

"LE SUN"



Compagnie d'Assurance sur la
Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président.

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

||.....

.....||

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

O. Leger,



GERANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS

POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL.

Papier de Toilette ...

En rouleaux et en paquets de 5c à 10c.

- "HOUSEHOLD" 400 feuilles brochées, 5c. le paquet.
 "PILGRIM" 600 feuilles brochées, 10c. le paquet, \$1 la doz.
 "REGINA" 1000 feuilles brochées, 15c. le paquet, \$1.50 la doz.
 "CRESCENT" Rouleaux Hygiéniques perforés, 10c. le rouleau, \$1.00 la douzaine.

CES MARQUES SONT LES MEILLEURES MAIS NOUS EN AVONS DE
 ... TOUTES SORTES. ...

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

Montreal

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE
 CONTRE LE FEU
 ET SUR LA VIE

Capital.....	\$15,000,000
Fonds Investis.....	58,058,710
Fonds Investis en Canada.....	5,200,000
Revenu Annuel.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires. — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de
 Montreal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses
 assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St.-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bell No. 310.

GUSTAVE FAUTEUX,

AGENT POUR MONTRÉAL
 ET LES ENVIRONS.

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie
 Commerciale, (limitée), et publié par Aris-
 tide Filiatreault au No. 20 rue St-Gabriel,
 Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS
 AVOCATS

Chambres 613 et 614, Bâtisse de la New
 York Life, 11 Place d'Armes, Montréal
 Téléphone 1521

S. S. Burroughs

W. Herbert Burroughs

Arthur GLOBENSKY,
 AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

J. A. DROUIN,
 AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
 d'Armes, Chambres 315 et 316.
 Téléphone 2243

Scientific American
 Agency for



PATENTS

CASES,
 TRADE MARKS,
 DESIGN PATENTS,
 COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$3.00 a
 year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
 PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège
 221—RUE CRAIG—221

POUR RELIER LES FASCICULES
 "NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale; ceux
 qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feraient
 bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos
 bureaux, ou demander notre agent qui trait le leur
 montrer.

JOHN LOVELL & SON,
 36 Rue St. Nicolas.